

ALBERT SPEEKAERT

LE CHEMIN SOLITAIRE

1943

TABLE DES MATIÈRES

Mère et enfant	5
L'ÉVEIL	
	7
Merveille de vie	9
Croissance intérieure	10
Chant des pensées	11
Première joie de vivre	12
CHERCHER	
	13
La voix	15
Angoisse	16
Lumière engloutie	17
L'enfant de l'homme	18
Oh, lourd secret	20
Mon désir demeure	21
Le misérable mot	22
Ah, vos yeux	23
Écoutez donc	24
Mon silence monte	25
Voici des âmes	26
Solitaire	27
Le tisserand	28
Été solitaire	29
Le haut pays du cœur	30
Je serai seul	31
À la solitude	32
Compagne de vie	33
Fatigue de vivre	34
De profundis	35
TROUVER	
	37
L'union	39
Repos	41
Double-unité	42
Votre abîme	43
Dieu et homme	44
Prière	45

ACCEPTER**47**

Petite ode à ce monde	49
Bonheur	50
Le chant de la vie	51
L'ami	52
À Jésus-Christ	53
Ode à la vie solitaire	54

MÈRE ET ENFANT

Je vous porte comme un rêve
qui pèse en ma veille,
ô enfant, qui comme une rosée
dégoutte sans bruit
d'une lointaine absence.

Ô lampe, qui à ma lumière
allumez votre petite flamme,
qui par une constante croissance
percez au travers de ma ténèbre
vers votre propre clarté matinale ;

ô fruit qui, dès que mûri,
m'alourdit, moi faible tige,
ô vie qui hors de moi,
voyagez comme hors de votre port
vers une mer inconnue ;

secret qui, connu,
gît en moi, à couvert ;
ô argile qui de mon argile
fut par Dieu éveillée
pour être une image vivante,

et une, avec moi, en moi,
attend l'heure de la souffrance,
qui, pour la première fois, ô enfant,
nous sépare l'un de l'autre,
selon la dure loi de la vie,

et vous conduit en l'étroite limite
des choses de ce monde,
jusqu'à ce qu'ensuite, votre propre cœur
vous émeuve de sa propre force
et vous laisse seul,

jusqu'à ce que moi, vous étant devenue étrangère
et vous, dans votre propre pays
jusqu'à ce que tous deux solitaires
chacun chez soi
après joies et peines, nous périssons,

et jusqu'à ce qu'à la grande lumière,
dont nous avons été enflammés,

nous soyons revenus, ô enfant,
qui êtes issu de mon être,
et soyons réunifiés dans le repos.

L'ÉVEIL

MERVEILLE DE VIE

Ce me fut toujours une durable merveille :
de penser comment je suis,
comment je sens, comment je m'émerveille,
comment je connais les choses ;

comment j'écoute le chant clair
du pinson et du merle,
comment, le soir, je fixe du regard
le haut éclat des étoiles ;

comment je devine, dans l'œil vivant des gens,
leur amour et leur joie,
comment se peignent sur leur visage
espoirs et souhaits cachés ;

comment, profondément en moi, cette merveille
a commencé de jaillir, sans s'arrêter :
de pensées et de rêves errants
échappant aux chemins tracés ;

comment, de cette durable merveille
j'ai lié une joyeuse gerbe,
que, profondément en moi, ô la plus belle des merveilles,
je garde sans qu'elle se fane.

CROISSANCE INTÉRIEURE

Je vous trouve, image du monde,
multiforme en mes puissances,
où, en une croissance secrète,
vous vous ennoblissez en pensées.
Comment, profondément en moi,
accomplirai-je cette œuvre merveilleuse,
et en attendrai-je la sagesse,
comme on attend des fruits mûrs,

et en bâtirai-je en moi l'image
des multiples objets du monde
en un jeu éternellement changeant
de terre et de cercles célestes,
en tout ce que nous, humains,
avons conquis et trouvé,
en une durable harmonie
qui en moi chante des hymnes ?

CHANT DES PENSÉES

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages en chemin changeant,
vous êtes les pèlerins qui peuplent
mes chemins sans fin d'un chant perpétuel.

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages d'une apparence changeante
vous êtes les messagers qui interprètent
comment seront mon jour et mon soir.

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages dans un vent changeant,
vous êtes le vol des mouettes parmi les gouffres marins,
qui tourne et tournoie sans trouver de lieu de repos.

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages à l'existence changeante,
vous êtes la pluie qui tombe des nuages,
vous êtes la vapeur qui remonte aux nuages.

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages dans la lumière rayonnante,
vous êtes les peuples laborieux et tumultueux
parmi lesquels j'ai établi la paix, en roi.

PREMIÈRE JOIE DE VIVRE

Oh ! être un homme vivant,
respirer de son propre souffle,
et le sentir descendre en soi
profond et vivifiant,
puis le libérer de nouveau,
s'offrir soi-même la vie
en une continuelle réitération.

Oh ! être un homme vivant,
au milieu de tant d'objets,
et profondément en son être
se taire et chanter
la ténèbre et la lumière
qui tour à tour enveloppent
ce royaume rempli de vie.

Oh ! être un homme vivant,
et sentir s'éveiller
dans le fond secret de soi-même
toutes les profondes puissances
en forces tenaces
qui mènent leurs chasses
en commandant en maître.

Être dans cet univers
de devenir et de mouvement
un élément autonome
qui, pur en lui-même
et conscient de soi
dans ce monde mouvant
tend vers son propre effort.

CHERCHER

LA VOIX

Toujours en moi cette claire et lointaine voix
qui me dit doucement : "Viens",
qui me sollicite et éveille mes désirs
et me chagrine – pourquoi ?

Toujours cette lointaine voix sans mots
qui éveille en mon âme
comme un doux tournoiement caresse en soupirant
et touche à la fleur des rêves.

Toujours en moi, cette douce et claire voix
qui éveille mon désir le plus cher
et toute la nostalgie qui habite mon âme
l'attire à ses secrets.

Comme un coquillage rejeté par la mer
reste sur la plage à bourdonner
et sent vibrer dans ses parois
le grondement du chant infini,

ainsi suis-je là, au bord austère de ma vie
à gronder de cet éternel : "Viens",
qui me sollicite et éveille mes désirs,
et me chagrine – pourquoi ?

ANGOISSE

L'angoisse est venue
d'un pas pesant ;
elle a, avec puissance,
pris possession de mon âme.

Elle a bien fermé
les volets de ma joie.
Elle a établi
sa nuit en moi,

où elle chante
sa cantilène.
Je l'entends
et je suis seul.

Plus de visage ami
autour de moi ;
plus de force
qui me soutienne.

Plus de pas sonore
qui s'approche de moi
et m'arrache
à cette peine croissante.

Mais cette horrible cantilène
qui résonne ;
l'angoisse a vaincu...
Je suis seul.

Je suis seul
en cette violence ;
je suis abandonné,
Dieu, effrayé.

LUMIÈRE ENGLOUTIE

Pour moi, la lumière est éternellement engloutie
qui me créait des paradis aux splendeurs du matin,
où un jeune bonheur étincelait à mes yeux.
Maintenant, tous mes horizons sont gris et bornés.

Moi qui aimais tant cette terre, d'un cœur allègre,
et buvais la joie à la lumière et dans l'obscurité ;
moi qui pensais trouver un bonheur solide,
j'ai trouvé une tristesse que rien n'arrête.

Les choses sont si petites, ah ! et durent si peu ;
lentement en moi est né un profond désir,
que rien ne peut assouvir, encore inexprimé,
et qui demeure inaccompli et incompris,

mais qui veut monter dans les hauteurs par-dessus nuit et étoiles,
et veut aller reposer par-delà les siècles,
dans le cœur de ce Lointain qui englobe tout.
Mais je ne connais pas le chemin qui y mène.

L'ENFANT DE L'HOMME

L'enfant de l'homme est un chant ;
il chante en lui-même et ne le sait pas,
mais il offre à l'homme, inconscient
de mort ou de vie, d'action ou de repos,
son chant d'étoiles, de fleurs et de chevaux,
de poupées, de soleil, et de nuages errants,
de tout ce qu'il trouve dans son voyage,
dans le sommeil ou la veille, c'est un enfant.
Un chant existentiel, étrange et propre,
jailli d'une poussée profonde comme l'abîme,
et qui coule en un jeu, le chant de son âme.
Mais il ne l'entend pas, ne le pénètre pas.

Celui qui l'entend, pénètre ce chant
qui devient la calme et vaste contrée
du silence, quand soudain charmé
de son propre chant, il s'entend lui-même,
et écoute dans son propre cœur
la joie, et pour la première fois, va sentir
la douleur d'une vie plus profonde ;
alors, il clôt les yeux et, lentement
dans la lumière hésitante de cette apparence,
il discerne, affligé, sa jouissance
et son étrange peine, encore sans nom,
puis, ouvre à nouveau les yeux, et fixe...

Il ouvre à nouveau les yeux et fixe
l'éclat obscur qui alourdit
chaque vie, et tisse des mystères
autour de tout ce qu'il trouve en contemplant,
tandis qu'en son âme s'agite
une inquiétude toujours plus profonde qu'il sent
comme une nécessité qu'on ne peut jamais sonder,
qui creuse sa racine en son fond,
et qu'il sent de ses profondeurs
sortir affamée et insatisfaite
comme d'une bouche qui veut entonner
un chant qui ne résonna jamais.

Un chant qui ne résonna jamais,
qui, non-chanté, disparut de nouveau
comme, au loin, sur l'horizon crépusculaire
un oiseau qui ne chanta jamais son chant,
mais s'enfuit, en-haut, à travers les airs,

jusqu'à ce qu'il se dresse, soupir à peine audible,
et soudain connu comme une lumière étincelante
qui a détourné son cœur
de son propre foyer, et sans repos,
en a préféré un autre pour demeure
dont en tremblant il a touché
le lourd secret : son amour s'éveille.

Le lourd secret : son amour s'éveille,
et comme une saveur coulante et douce,
c'est un mouvement qui tourne
autour de l'ami en lui, et conduit
jusqu'à la lumière où il vit, en rayonnant,
le doux ami ; et il s'efforce
en soupirant vers son profond éclat
pour le trouver lui tout entier
dans cette clarté et cette beauté, et être le même.
Mais, en tombant, jaillit en lui une peine,
qui tournoyant en son amour, éclate
en une lourde souffrance, jusqu'à ce qu'il dise :

OH, LOURD SECRET

Oh, lourd secret : ce qu'en vous j'adore
je ne puis en vous le trouver,
bien qu'il n'y ait aucun bonheur au-dessus de celui-ci :
que vous adorer, ami.

Vers vous, je me suis dressé,
et ne puis à rien d'autre penser,
que penser à vous, soleil et lumière,
m'offrir moi-même sans mesure,

pour être un avec vous, être vous-même,
et trouver en votre fond
le trésor, hors duquel il n'y a rien,
n'étant rien en vous, ami.

Pourtant, pour moi demeure non-trouvé
ce que j'aperçus en vous,
cet unique, ce bonheur pour moi
qui n'est peut-être pas de cette terre ?

Qu'avec certitude, j'adore en vous,
bien que je ne puisse pas le trouver,
cela qu'aucun bonheur ne dépasse :
vous adorer, ami.

MON DÉSIR DEMEURE

Mon désir demeure d'être vous,
tandis que disparaît la saisie de mon être.
Comment m'allumerais-je dans votre profondeur
en flamme de votre aspect le plus secret !

Une claire goutte d'eau tombe ainsi
en perle dans une autre,
ainsi ne sont-elles qu'un seul éclat
perdu l'un dans l'autre.

Mais l'homme garde des traces profondes
imprimées dans toutes les mains.
Chacun étire ses sillons
en traversant tout au long le pays de sa vie.

Et même si d'un chant identique,
il en est deux qui s'unissent l'un à l'autre,
leurs voix ne résonnent pas pareil,
et, soupirant, ils doivent se taire.

LE MISÉRABLE MOT

Il y a un profond secret en moi
que j'aimerais bien vous dire,
même si je dois le bredouiller, ce serait
de déposer mon âme en vous.

Il vit en moi, soit loin, soit près
un oiseau qu'on ne peut pas prendre
qui, timide, cède dès qu'on s'approche de lui,
et tait ses plus beaux chants.

Cela fleurit tout blanc, comme un cerisier en fleurs,
qui parfois traverse joyeusement mes jours.
Parfois, je ne puis que me plaindre
de cette étrange possession.

Cela s'enfonce parfois dans l'abîme le plus profond
mais, étoile au-travers des nuits,
jaillit en s'élevant soudain jusqu'à la bouche de l'âme
qui en tremblant dans l'attente,

va dire en murmurant déjà
du bout des lèvres la béatitude du mot.
Pourtant, l'on entend qu'un soupir :
cela s'est déjà enfui.

C'est une jouissance et un manque
qui alternent continuellement dans mes jours.
Je ne puis dire ce que c'est :
je dois le porter sans paroles.

AH, VOS YEUX

Ah, vos yeux me considèrent, interrogateurs :
vous ne savez ce que signifie mon langage.
Je vous ai trompé, vous et moi,
Et j'ai seulement agité l'inquiétude en moi.

Et ces vagues tempétueuses frappent
les bords de ma tranquillité
qui, intacte dans le violent mouvement,
résiste et ne rompt pas.

Ah ! mes mots sont de vieux chemins
qui ne pénètrent pas cette nouvelle contrée.
L'homme entend seulement ce qu'expriment les mots,
il ne comprend que cela.

Alors, vous ne me ressentirez jamais complètement,
vous ne devinerez jamais la profondeur de mon rêve commençant
ni ce que signifie mon langage hésitant,
le lourd langage de son sens véritable.

Ma vie est en moi renfermée.
Vous ne comprenez pas comme je vous aime.
Ah, vos yeux me considèrent, interrogateurs ;
vous ne pénétrerez jamais dans ma profondeur.

ÉCOUTEZ DONC

Écoutez donc mon silence éperdu :
laissez sombrer tous les mots en silence.
Peut-être montera jusqu'à vous, sans paroles
ce qu'aucun homme n'a voulu articuler.

Par-delà mots et signes, fleurit peut-être
le royaume qui veut nous recevoir,
où, tous langages enfuis,
nous pourrons sombrer l'un dans l'autre en silence.

MON SILENCE MONTE

Mon silence monte contre votre silence paisible,
et croît vers vous dans la joie, presque inconscient.
Il vient de vous en moi quelque chose qui goutte d'en-haut
et descend plus profond, et repose en mon fond.

Et une lumière descend de vos feux les plus profonds
élargissant en moi son aspect inconnu.
À l'infini je sens mes rêves se purifier
comme si tous mes horizons s'abaissaient.

Et je me sens doucement en vous, glissant en vous :
Vous vivez en moi, il n'y a plus de frontières ;
nous sommes unis en une existence, nous deux...
Nous deux, ah... et je suis de nouveau seul.

Et mon silence monte contre votre être-lointain,
en pleurs muets qui, en un flot sauvage
de malheurs tournoyants viennent me peser sur l'âme
et martèlent contre la digue de mon sang.

VOICI DES ÂMES

Voici des âmes l'éternel soupir,
l'éternelle souffrance échue à l'homme :
l'élan passionné pour fuir
l'étroite limite du réduit de l'âme,

d'où se meut la source de sa propre vie
qui, avec un doux chant, coule d'une chaude profondeur
et poussée sur le courant de son propre flot
avec un élan joyeux se hâte vers une autre vie,

mais sur son cours, au-travers d'étranges vallées,
ne trouve jamais le fond d'autres sources
et sans but, ici et là, va errant,
et invente un chant plaintif pour sa propre consolation.

Oh, source de joie qui conduit à tant de souffrances !
Que l'élan de la vie ne trouve jamais son repos,
mais rassemblant tous les courants vers les mers,
pousse sa houle vers une côte jamais trouvée.

SOLITAIRE

Je ne serai jamais vous, ni vous moi ;
comme deux étoiles nous roulons
de nouveau toujours plus séparément.

Comme un courant vers un autre courant,
cherchant en un seul flot le sein de la mer,
notre élan pousse à fondre nos deux brûlures
en un seul feu.

Mais une puissance plus forte tient la flamme
de chacun élevée dans sa propre incandescence.
Nous sommes comme deux courants
toujours séparés l'un de l'autre par une digue.

Nous restons liés à l'infranchissable
frontière de notre existence.
Nous sommes séparés, l'homme à côté de l'homme
chacun solitaire en sa terre,

et nous sentons la brûlure de chacun
brûlant pour chacun séparément,
si bien qu'ainsi renfermés, nous devons mourir
chacun à l'intérieur de ses murs brûlants.

Je ne serai jamais vous, ni vous moi ;
comme deux flammes, nous brûlons,
séparément, côte à côte.

LE TISSERAND

Qui êtes-vous que je sens de nouveau occupé
à tisser en moi votre sombre toile ?
Votre navette va sans cesse,
et je me sens saisi toujours plus étroitement.

Et, rêve après rêve, est tissé
pensée et action, résistance, abandon,
ma souffrance, mon espérance, mon bien, mon mal,
se trouvent déjà tissés, fil à fil.

Et ce vêtement m'est passé,
toujours plus étroit, qui grandit selon une loi obscure.
Ô, tisserand de ce tissu de vie,
je suis pris dans vos fils.

ÉTÉ SOLITAIRE

Le coucou jette son cri perdu à travers l'été.
Ce cœur perdu frappe son battement sans repos
et l'on sent plus lourdement combien il est lourd de porter
parmi tout ce soleil sa solitude encore plus profonde.

Car l'été vit si beau, et vibre dans ma vie
éveillant de chaudes joies dans l'âme pleine de beauté,
mais un triste sentiment continue de planer parmi ces joies
comme en une lumière inflétrissable, un obscur jeu d'ombres.

Ah ! toute frontière d'être creuse un gouffre immense,
et dessine la limite étroite du domaine vital de chacun.
Je porte toute sa souveraineté, ô été, en mon être,
mais plus profonde, indéracinée, ma solitude persistante.

L'amour peut en lui-même aussi connaître tous les êtres,
l'âme de l'homme demeure toujours prisonnière en elle-même.
Le coucou jette son cri, solitaire au travers de l'été,
l'âme traverse solitaire son royaume intérieur.

LE HAUT PAYS DU CŒUR

Le haut pays du cœur est situé solitaire
en des clartés éblouissantes encombrées de nuages.
Les oiseaux des lointains viennent pour le peupler,
là paissent mes troupeaux, mes pensées chatoyantes.

Leurs lents mouvements n'ont ni direction ni fin,
elles se suivent l'une l'autre, ne se cherchent ni ne se séparent,
elles ne mesurent ni jours ni nuits ni temps :
le haut pays du cœur est situé en une gloire d'éternité.

Je mène leurs voyages vers chaque horizon,
tissant la trame de leurs jours d'un chant de flûte ;
et porté en haut sur le tangage de leur dos,
je mène leur errance du matin au soir,

environnés de vols d'oiseaux, tous mes désirs
qui circulent et errent en toutes contrées
à la recherche d'une branche pour se reposer, d'une âme pour leurs nids,
tirant et revenant en fuite et sans repos.

Ah ! le haut pays du cœur est situé solitaire,
et bien que vous désiriez vous trouver une terre en héritage,
votre voyage sera éternellement stérile, comme celui des vents,
ô oiseaux, mes beaux bien-aimés.

JE SERAI SEUL

Je serai seul pour vivre
dans le cachot de ma solitude,
dans un effort inlassable et grandissant
pour être délivré de ces liens.
Mais celui qui une fois s'est glissé
sur le seuil de son éternelle loi
ne m'a fait promettre aucune rédemption :
pour toujours situé en moi-même,
résonnera toujours dans mon silence
le son lointain de mon appel,
qui sombrera sans réponse.
Jamais dans cette malédiction
je ne m'adjoindrai le séjour d'aucune âme :
je serai seul pour mourir.

À LA SOLITUDE

Vous êtes ma compagne de voyage, vous et la mort.
Vous me suivez à travers mes ruelles les plus secrètes,
et votre ombre est grande comme un nuage,
qui, obscure, continue de peser sur ma joie chancelante.

Vous êtes tellement silencieuse, vous n'avez pas encore dit un mot,
et je n'ose pas m'habituer à votre présence,
et je sens comment vous surveillez chaque geste
et que vous voulez connaître le secret de mon existence.

Je ne puis échapper à vos yeux d'acier,
qui, sans lumière et sans pitié
imposent leur conduite à mon agir,
et tentent de rire de moi.

Je suis votre proie, à vous liée ;
de vos mains, je mange mon pain quotidien.
Ô, compagne de voyage, vous comptez les instants de ma vie,
ô, solitude, vous êtes... vous êtes... la mort.

COMPAGNE DE VIE

Vous serez désormais, en un geste silencieux
penchée sur mes jours,
ô, nouvelle amie, ô mort.
Car, lorsque je vous trouvais pour la première fois,
votre bouche sans lèvres ne s'est pas
plissée en un rire sarcastique.
Votre parole qui résonna dans le silence,
n'apporta sur ma tête qui sombrait,
aucune malédiction qui étouffât toute joie,
mais m'a dit dans sa sobriété
l'être de cette terre.
C'est pourquoi, ô mort, désormais,
marchant abandonné à votre côté,
et dans votre ombre, comme genre de vie,
je connaîtrai la valeur de toute chose.

FATIGUE DE VIVRE

Ah, être un homme vivant et mourir chaque jour,
vivre dans la peine d'une grande et continuelle privation,

vivre tandis que périssent puissance et intelligence
dans une résistance sans force et un stérile recommencement ;

être seul au combat pour vivre en fuyant toujours,
et toujours à chaque geste, sentir davantage la mort s'accrocher ;

et à chaque geste se sentir plus profondément couler
dans l'eau de cette souffrance qu'on a seulement à boire.

Ah, être un homme vivant – et pourtant essayer de vivre
d'avoir sa part à une aspiration éternelle,

un soupir jamais apaisé, haletant vers cet accomplissement,
et sombrer sans fond dans un silence sans fin.

DE PROFUNDIS

Personne n'entend ma plainte du fond de cet abîme,
et comme j'appelle sans cesse, sans cesse ?
Aucune réponse ne résonne.

Je suis tourmenté,
et fatigué à mort dans mes peines,
et continuellement tourmenté, quoi que je fasse.

Maçonné dans cette voûte d'âme,
je ne trouve aucune issue pour moi-même,
et je crie vers vous.

Personne ne m'entend ?
Personne n'entend, personne, ma plainte ?
Comme j'appelle, sans cesse, sans cesse,

tandis que monte plus haut en flot noir
le sang de mon cœur enténébré.
Je crie vers vous.

M'entendez-vous ?
Pourtant, depuis ces profondeurs, entendez, entendez.
Mon appel ne résonne pour personne ?

Ô, vous qui me tenez dans cette étroite étreinte,
dans cette misérable violence d'âme,
je crie vers vous.

Je pleure vers vous !
Vous qui m'enfermez en moi-même,
oh ! sauvez-moi, sauvez-moi de ma détresse.
Le silence étrangle mon âme à mort.

TROUVER

L'UNION

Qui m'a touché ?
Qui a des mains si légères ?
Ô Dieu, je me suis éveillé
dans votre pays enflammé.

Avec votre visage enflammé
vous vous tenez penché sur moi.
Oh ! cachez-moi de devant votre lumière,
couvrez mes yeux mourants.

Mon Dieu, ainsi suis-je maintenant
plongé dans votre sein,
apaisé, uni à vous,
déployé dans votre grâce,

apaisé, uni à vous,
disparu, en vous perdu,
apaisé, uni à vous,
en vous renouvelé, né de nouveau,

seul et un avec vous,
et, par votre force, élevé
jusqu'à ce nouveau royaume en vous,
que vous m'avez donné ;

votre royaume qui m'entourne
comme un poisson l'est de l'eau,
votre royaume qui me pénètre,
avec une eau vivifiante,

ô, torrent dans ma vallée,
ô, montagne au travers de mes vallons,
de toutes mes nuits, vous
le rossignol impétueux,

ô, mon soleil bien-aimé,
ô, rayon englobant tout,
ma source d'amour et de vie,
mon unique source d'haleine.

Moi qui maintenant partage
votre profonde vie trinitaire,
et qui sais qu'en votre amour
le monde entier se trouve écrit,

je ne suis plus seul :
j'ai trouvé le chemin
de tout espace de vie :
je suis lié à vous.

Pourtant, laissez-moi reposer maintenant
plongé dans votre sein,
apaisé, uni à vous,
et déployé dans votre lumière.

REPOS

Laissez tout tranquille, encore plus tranquille,
et s'engloutir sans rivage :
je dois être seul, encore plus
pour sombrer dans votre mer,
pour descendre, me noyer
dans votre sein sans fond,
je dois être défait, dénué
d'espérance et de pensée.

Je sais bien que vos profondeurs me font signe,
votre eau m'est offerte comme boisson,
mais comment saurai-je désaltérer ma soif
si j'habite en mes désirs ?
Ce doit être tranquille, encore plus tranquille,
tout en moi doit s'engloutir
pour sombrer comme dans une mer,
dans votre sein sans fond.

DOUBLE-UNITÉ

Qu'y a-t-il d'autre que nous deux,
que vous seul en qui je suis,
que moi seul séparé de vous,
qui reconnais en vous mon existence ?

Qu'y a-t-il d'autre que cette vie,
que ce double être-un
de vous en moi, et que mon effort
d'être un avec votre unité ?

Qu'y a-t-il d'autre que votre don
que votre amour et ma peine,
que tout vous-même en ma vie,
et que ma participation à votre être-divin ?

VOTRE ABÎME

Lorsque vous m'attirez dans votre abîme,
et que je me jette en vous, impuissant,
ô, naufrage sans fond de la connaissance,
ô, nuit grandissante et englobante,
ô, profondeur immense et éblouissante,

ô abîme où je me suis noyé
comme en une mer immobile,
abandonné d'espérance et de mémoire
transporté de joies sans courant,
je gis rivé en de bienheureux liens ;

ô abîme où est dévorée
la souffrance de cette existence corporelle,
ô Dieu dénué de tous mes désirs,
je gis nu, attaché et lié
dans vos profondeurs insondables.

DIEU ET HOMME

Vous m'êtes proche comme une haleine,
pourtant vous me chassez en tempêtant,

vent violent, je ne vous enserre pas :
je ne suis pour vous qu'un misérable roseau,

qui penche vers le sol en frissonnant,
et murmure timidement dans votre bruyante violence :

je suis trop petit pour votre puissance.
Vous ne pouvez être qu'en vous-même,

et moi en vous, comme dans le vent
une bouche qui trouve son haleine.

Votre amour est pour mon cœur trop grand,
pourtant, je meurs du désir,

ô Dieu, de votre communion.
Mais je suis homme, tandis que vous êtes Dieu,

et cet abîme nous sépare, béant,
malgré votre amour et tout mon combat.

En vous, je ne puis m'enfoncer
tant que je chante ce chant terrestre,

jusqu'à ce que votre souffle, vent éternel
me détache, feuille, de l'arbre de la vie.

PRIÈRE

N'oubliez pas, Dieu, que nous ne sommes que des hommes,
qui à travers le pays de notre obscure apparence
sommes en chemin vers vous et notre paix.

Pensez à notre cœur, quand il tisse son amour
pour aimer ce qui lui est donné sur cette terre,
où vit pourtant sa constante inquiétude de vous.

Pensez, ô Dieu, à notre existence affamée
que tous nous devons parcourir sur la même route
de misérable joie et de grande privation.

Car vous êtes si loin, et votre présence
est comme le soleil qui seulement de temps en temps
nous mène à travers le jour avec un pâle rayon.

Et nous désirons, Dieu, dans notre détresse,
en rompant parcimonieusement notre pain quotidien,
les yeux bénissant d'un compagnon de route.

Pensez, ô Dieu, à notre cœur et à sa peine,
pensez qu'à travers cette obscure apparence
en chemin vers vous, nous ne sommes que des hommes.

ACCEPTER

PETITE ODE À CE MONDE

Je sais que vous ne pouvez me donner
ce que je cherche,
pourtant vous ne m'êtes, et la vie non plus,
une malédiction.

Car ce que j'ai trouvé en vous
m'est trop agréable
pour que je maudisse mes blessures ;
vous m'êtes agréable

et je vous sais gré de pouvoir apprendre,
même si cela me fait mal,
qu'un jour mon constant désir
sera exaucé.

Qu'un jour je pourrai trouver,
ô sécurité,
ce qu'en vous j'ai toujours aimé :
l'essence de Dieu.

C'est pourquoi, bien que vous ne puissiez me donner
ce que je cherche,
vous ne m'êtes, ni cette vie,
vous ne m'êtes une malédiction.

BONHEUR

Cette vie demeure agréable
malgré ce qui m'y manque
et toute peine amère
et malgré toute mort.

Car, comment donnerai-je
tout ce qui déjà périt,
aussi longtemps que m'est laissée
cette douce vie ?

Et que donnerai-je pour cette dernière souffrance
quand m'affligera la mort ?
Après cette séparation
le Père ne nous attend-il pas ?

LE CHANT DE LA VIE

Ô Dieu, qui me laissez jubiler
de ces voyages accomplis,
nous qui à travers joies et chagrins
avons cherché le chemin de la vie ;

bien que nous ayons désiré nous plaindre
avec un visage en pleurs,
comme un enfant qui, en pleurnichant
se tient sur le sein de sa mère ;

nous sommes à la source de la vie,
et nous ne devons pas nous plaindre,
mais nous fortifier, et avec force
oser le voyage de la vie.

L'AMI

Nous vivons tous en solitude
mais, pourtant, je vous remercie, vous qui êtes mon ami :

chacun de nous porte, profondément sacré,
son secret le plus saint,

qui comme un fruit de l'année en son été
se gonfle en germe lourd de sa propre vie,

et, solitaire, chargé de sa souffrance,
attend la chute assourdie de la mort.

Mais ce que l'on confesse d'âme à âme
croît à travers le mur de la solitude

comme des pousses qui traversent un mur de séparation
alliance comme un lien vital.

Ô ami, nos âmes ont grandi ensemble,
pourtant, nous restons enchaînés à nous-mêmes,

et allons, chacun selon sa destinée,
notre chemin solitaire, mais nous sommes délivrés.

À JÉSUS-CHRIST

Quel que soit votre nom, ô Frère, Ami et Père,
ô Berger qui vous êtes consacré vous-même en agneau
et par les chemins de cette terrestre errance
vous m'avez conduit à votre enclos comme votre brebis ;

Votre doux appel où toutes les voix défailent
résonna dans mon silence, et j'écoutai.
C'était votre amour qui descendait vers moi
quand j'errais par mes obscurs chemins.

Maintenant, vous me conduisez et me précédez, lumineux,
d'un geste ferme, de vos mains bénissantes.
Doucement illuminé de votre douce gloire,
je vous suis, sous le joug de vos liens.

Mais vous êtes bon : vous êtes mon fidèle conducteur.
Je sais vos pas sur mon chemin, près de moi ;
ô mon protecteur, mon bien-aimé libérateur,
j'avance avec vous, vous avancez votre pas en moi.

Et que mon pied trouve parfois lourd le pas de l'errance,
quand l'horizon sombre dans le sein des jours,
j'ai votre pain, j'ai votre sang odorant,
j'ai votre pardon pour mes plus bas reniements.

Quel que soit votre nom, qui à ma vie,
comme à un fleuve, a offert son lit,
vous qui, ô désir, demeurez alentour de moi,
vous m'avez invité comme un fils vers votre demeure.

ODE À LA VIE SOLITAIRE

Maintenant que j'ai grimpé les hauteurs de cette existence,
où vous m'attendiez comme une épouse pour la vie, ô solitude,
maintenant que j'ai combattu cet étrange combat en moi-même,
mon âme reprend souffle comme après une nuit oppressante.

Avec quelle paix la lumière s'étend sur les jours sereins ;
mes horizons s'allongent comme une houle d'un bleu nébuleux,
le silence vit alentour, où les promesses osent
comme des arbres, où le soleil lance son éclat doré.

Maintenant, le cours de ma vie devient comme un grand fleuve
qui porta ses lourds courants dans un lit solide et profond,
charriant ses eaux dans les terres qu'il féconde
de ses flots chantants aux larges murmures.

Vous me fûtes, ô solitude, un bienfait dans ma vie,
par votre langage secret qui exprime l'énigme de la vie,
par vos mains, où les froides coupes tremblent
d'où l'âme rompt le pain de sa paix.

Qui vous a une fois connue et a une fois éprouvé
ce que vous préparez à celui qui a osé se réconcilier avec vous,
et quoique les brûlures de la vie brûlent encore si profondément,
celui-là a acquis en son âme une source plus profonde de force.

Et le cœur peut peser encore lourd en ces hauteurs,
comme lorsqu'on voit le soleil en son éclat automnal ;
je sais, et cela me fortifie, qu'après que l'hiver sera passé,
un nouveau soleil viendra bientôt pour faire lever l'aurore d'une nouvelle vie.